La température a monté dans l'est et le sud-est du continent. Elle était, ce matin, de + 1° à Haparanda, 8° à Paris, 24° à Alger.

On notait : 4° au mont Aigoual, — 1° au mont Mounier, — 2° au puy de Dôme, — 7° au pic du Midi.

En France, la température va baisser et se rapprocher de la normale ; des averses sont probables.

A Paris, hier, nuageux.

La température moyenne 11°4, a été supérieure de 2°1 à la normale, 9°3.

Depuis hier, midi, température maxima : 14°68, minima 6°6.

Baromètre à sept heures du matin, 756 mm 3, en baisse à midi.

Parc Saint-Maur. — Température du 9 avril 1901

1 heure matin,	11°2	1 heure soir,	15°2
4 —	10°1	4 —	13°0
7 —	10°0	7 —	10°0
10 —	12°6	10 —	9°8

Situation particulière aux ports

La mer est agitée sur la Manche, houleuse sur l'Océan, grosse à Ouessant, belle sur la Méditerranée.

LE RECENSEMENT. — La ville d'Amiens, d'après le recensement de 1901, compte 90,038 habitants. En 1896, la population était de 88,731 habitants.

Péronne compte 4,661 habitants, en diminution de 155 sur le dernier recensement. Il y a 5,384 habitants à Doullens et 4,459 à Montdidier.

La population du Mans, en 1901, atteint 62,948 habitants. Elle était de 60,075 en 1896.

Le Mans comptait en 1801, 18,036 habitants ; en 1848, 26,755 et en 1870, 45,230.

La population de la ville de Périgueux s'élève à 31,664 habitants. Au recensement de 1896, ce chiffre était de 31,657. L'augmentation est donc insignifiante.

Le recensement de Brest accuse 84,000 habitants, contre 76,000 en 1896. En conséquence, le tribunal civil passe de la 2e à la 1re classe.

Par contre, beaucoup de communes rurales du du Finistère sont en diminution sur le recensement de 1896.

LA CHAPELLE DE LA RUE JEAN-GOUJON OUVERTE AU CULTE. — Les familles des victimes de l'incendie du 4 mai 1897 ont exprimé le désir que fût très intime et très simple la cérémonie par laquelle, dans trois semaines, on célébrera, le samedi 4 mai prochain, le quatrième anniversaire de cette catastrophe, en ouvrant celjour-là même au culte la chapelle de la rue Jean-Goujon.

Le vicomte de Bonneval, président du comité qui s'est occupé de la construction de l'édifice et qui veillera avec les Dames auxiliatrices à son entretien, délivrera, au nom de ce comité, les cartes d'invitation permettant aux familles des victimes d'assister à cette première cérémonie : on sait, en effet, combien la chapelle est petite et quelles difficultés on eut, le jour de sa consécration, à placer toutes les familles de ces victimes si nombreuses.

La chapelle ayant, d'ailleurs, un caractère privé ne saurait être désormais ouverte aux passants et aux curieux comme tous les monuments publics.

Les grilles en ont été fermées. On en a confié la garde à un concierge et, les travaux de détail devant être définitivement terminés ces jours-ci, les Dames auxiliatrices en prendront possession dès la semaine prochaine.

LA DÉMOLITION DE LA PORTE MONUMENTALE DE L'EXPOSITION DE 1900. — Nous allons donner une petite nouvelle qui réjouira tort les amis de la beauté de Paris. L'entrepreneur qui a pris charge, sur adjudication, de la démolition de la porte monumentale de l'Exposition de 1900 vient d'être mis en demeure d'avoir à terminer sa démolition et à remettre le terrain en état dans le plus bref délai. La durée de la démolition a d'ailleurs été prévue dans le cahier des charges ; en cas de refus de s'y conformer, improbable d'ailleurs, de la part de l'entrepreneur, l'opération serait faite, suivant l'usage, en régie. On n'aura donc pas le fâcheux spectacle de cette sorte de disgracieux débris au milieu des arbres, lors de l'ouverture du Salon. Ajoutons que l'administration a également donné des ordres pour que la démolition de la rue des Nations et des constructions de l'esplanade des Invalides soit poussée avec activité ; pour la rue de Paris, la démolition est presque absolument complète. En ce qui concerne le Champ de Mars, on sait le bon accueil qui a été fait par la Ville au projet de M. Bouvard, comportant démolition complète des constructions, y compris l'ancienne galerie des Machines de 1889 et aménagement complet du « grand carré de sable » sur lequel se succéderent les prestigieux décors de nos Expositions universelles depuis 1867. Là aussi, par conséquent, le fameux « pic du démolisseur » ne tardera pas à frapper à coups redoublés.

VIANDES EMPOISONNÉES. — M. Le Poittevin, juge d'instruction, a signé hier soir une ordonnance renvoyant devant le tribunal correctionnel un boucher du quartier Notre-Dame-des-Champs qui, ayant mis en vente, malgré les règlements formels à cet égard, de la viande conservée avec un produit chimique à base de bisulfite de soude, avait ainsi occasionné la mort de deux personnes, tandis que vingt-quatre autres de ses clients avaient, pendant plusieurs jours, souffert d'un commencement d'empoisonnement.

UN VOL DE 300,000 FRANCS. — Notre correspondant de Cherbourg nous télégraphie :

Un vol important a été constaté la nuit dernière à bord du grand transatlantique allemand *Kaiser-Wilhelm-der-Grosse*. Il avait été embarqué, au départ de New-York, une certaine quantité de lingots d'or renfermés dans une caisse soigneusement fermée. Or, au moment où l'on procédait au transbordement des 195 voyageurs, on s'est aperçu que la caisse avait été défoncée et que trois barres d'or d'une valeur de 90,000 thalers chacune, soit environ 300,000 francs, étaient disparues.

On pense que le vol a dû être commis au départ de New-York. Toutefois, les colis, que les passagers, débarquant à Cherbourg, portaient à la main, ont été visités, mais sans résultat. Les colis à destination de Paris, mis comme d'habitude dans un fourgon spécial, seront visités par la douane à leur arrivée en gare à Paris.

Cette dernière visite a été effectuée hier soir, à l'arrivée du train transatlantique, venu directement de Cherbourg à Paris, sous la surveillance de M. Escourrou, commissaire de police, chef du service spécial de la gare Saint-Lazare. Elle a été des plus minutieuses et fort longue ; car le train, à cause de l'affluence des voyageurs arrivés par le paquebot allemand, avait dû être dédoublé.

Les voyageurs ont été examinés un à un ; beaucoup ont été interrogés ; tous les colis ont été visités. Cependant, aucun résultat décisif n'a été acquis ; les barres d'or n'ont pas été retrouvées.

Mais certains voyageurs ont fait des déclarations intéressantes. La plus importante est celle-ci : la veille du débarquement en rade de Cherbourg, il paraît, a déclaré un voyageur qui a voulu garder l'anonymat, qu'une rixe a éclaté entre deux garçons du bord ; ils se sont battus à coups de couteau et seraient tous deux alités. La cause de cette rixe est restée inconnue. Or, c'est à peu près au même moment que le vol a été découvert. Les trois barres d'or, dont la valeur totale est de plus de 300,000 fr., étaient déposées dans le coffre-fort du commissaire du bord, dans sa cabine ; le coffre-fort a été trouvé fracturé.

Ces renseignements ont été télégraphiés dès hier soir à la police du port de Brême, port d'attache du paquebot *Kaiser-Wilhelm-der-Grosse*. Le paquebot a dû y arriver ce matin, à huit heures.

On croit que les trois barres d'or ont dû être très probablement cachées dans la soute du navire et qu'elles y sont encore. En tout cas, la preuve a été faite qu'elles n'ont pas été débarquées à Cherbourg.

UN TRAMWAY QUI S'EMBALLE. — Les voyageurs qui avaient pris place, hier soir, dans le tramway électrique de la ligne Vanves — Saint-Germain-des-Prés, qui arrive au terminus de la place Saint-Germain-des-Prés, à six heures et demie, ont eu quelques minutes de vive émotion. Leur tramway, imitant la fameuse locomotive de la gare Montparnasse, ne voulut pas s'arrêter à la station du terminus et il continua sa marche tant qu'il y eut des rails ; même, lorsque les rails manquèrent, il passa audacieusement sur la chaussée et poussa droit devant lui.

Or, devant lui, se trouvait une boutique de marchand de fleurs, au coin de la rue de l'Abbaye et de la rue Bonaparte, sur l'emplacement du futur prolongement de la rue de Rennes. Le tramway vint heurter contre la bordure du trottoir, et son avant brisa la vitrine du fleuriste. Les cris des voyageurs, le bruit de la glace brisée et qui tombait, provoqua sur la place, à cette heure très animée, une courte panique. Heureusement, il n'y avait pas eu d'accident de personne. On croit que la cause de l'accident est due au frein du tramway qui n'a pas fonctionné convenablement ; c'est du moins ce qui semble résulter des premières constatations de M. Lawail, commissaire de police.

UN DÉVALISEUR D'ÉGLISES. — Un brocanteur de la rue Montmorency avait acheté, à plusieurs reprises, à un individu qui lui avait dit se nommer Louis Bastian, et sans jamais se préoccuper de leur provenance, des candélabres brisés, des fragments de chandeliers d'église, des statuettes, etc. Pourtant dimanche, en voyant cet individu lui apporter un lot de ces mêmes objets plus important que de coutume et où il se trouvait un certain nombre de crucifix, sa conscience s'inquiéta. Il demanda au vendeur son adresse et envoya son fils aux informations, pendant qu'il pesait la matière et faisait les conditions de la vente.

A l'adresse indiquée, le fils du brocanteur se trouva face à face de Bastian. Il prévint alors des gardiens de la paix, qui vinrent arrêter l'individu au moment où il discutait encore le prix qui lui était offert.

Conduit chez le commissaire de police du quartier des Archives, M. Lamé, il refusa formellement de donner son adresse et de fournir le moindre renseignement sur son identité. On le fouilla et l'on trouva un livret militaire au nom de Bastian ; mais ce nom avait été mis en surcharge sur un nom soigneusement gratté. En l'examinant avec plus de soin, on s'aperçut que tout avait été gratté dans ce livret, jusqu'aux dates de naissance et d'entrée au corps.

S'il ne put être renseigné sur l'identité du personnage, M. Lamé a pu du moins, après de patientes recherches, retrouver un de ses précédents domiciles : Rue Grenier-Saint-Lazare, 20, Bastian avait occupé, il y a quelques jours, une chambre où il avait entreposé une quantité inimaginable d'objets religieux. Son logeur, ne pouvant obtenir le prix du loyer, en avait retenu une partie.

M. Lamé a trouvé là de beaux candélabres en bronze doré, avec ornements de marbre blanc, des vases bleus, genre sèvres, ornés de dessins d'une grande finesse ; un nombre considérable de croix, il y en a en bronze doré, en bois, en argent. Une de ces croix est en ébène avec un christ en ivoire sur une de ses faces et un christ en vieil argent sur l'autre face, etc.

Il est probable qu'on a mis la main sur un membre d'une bande qui s'est fait une spécialité des vols dans les églises et dans les cimetières. Les recherches vont être continuées très activement.

Le signalement des objets trouvés sera envoyé à toutes les églises où l'on a constaté des vols.

BRULÉE VIVE. — Hier, après midi, en voulant garnir les lampes, la cuisinière de M. Terret, architecte, rue des Messageries, 8, nommée Marie Quoy, âgée de vingt-deux ans, laissa tomber la bouteille d'essence sur le fourneau. La bouteille se brisa et une immense flamme enveloppa aussitôt la malheureuse dont les vêtements prirent feu.

Affolée, elle se précipita hors de l'appartement, descendit l'escalier. Les voisins, accourus à ses cris, jetèrent sur elle des couvertures de laine et purent ainsi éteindre les flammes. Mais son corps n'était plus qu'une plaie.

Conduite à l'hôpital Lariboisière, la malheureuse a expiré à une heure du matin, après une douloureuse agonie.

MÉPRISE D'UN EMPLOYÉ. — On mande de Sarlat que l'avant-dernière nuit le docteur Laborie, médecin du canton de Carlux, a été victime d'une terrible méprise. Un employé des tabacs, croyant avoir affaire à un contrebandier, a tiré sur lui deux coups de revolver et l'a grièvement blessé.

L'auteur de cette méprise s'est mis à la disposition de la justice.

ACCIDENT D'AUTOMOBILE. — Un accident d'automobile s'est produit, sur la route de Rennes à Nantes, à 15 kilomètres de Rennes, au lieu dit les Landes-de-Meudon.

M. Boncompain, marchand de bicyclettes à Rennes, se rendait à Nantes avec sa femme et ses trois enfants.

L'automobile marchait à une vitesse de 20 kilomètres à l'heure.

M. Boncompain, voulant éviter une vache qui barrait la route, gouverna à gauche pour tourner l'animal, mais vint malheureusement, en effectuant son virage, frapper violemment contre une pierre plantée en terre. La voiture tomba sur le côté.

Les voyageurs se relevèrent prestement ; seule, Mme Boncompain, ne bougea pas. Effrayé, son mari se précipita pour la relever ; elle était morte d'une profonde blessure à la tête, qui avait porté sur des pierres aux pointes aiguës. Mme Boncompain avait trente-quatre ans.

Les autres voyageurs étaient à peu près indemnes.

INFORMATIONS DIVERSES

Mieux, meilleur marché. — C'est grâce à l'accroissement de la vente de leurs spécialités que les Etablissements Allez frères, 1, rue Saint-Martin, peuvent, en maintenant les prix les plus bas, augmenter sans cesse la solidité de leurs ustensiles, meubles et fourneaux de cuisine, articles de caves, lessiveuses, baignoires, chauffe-bains. De même pour les meubles de Jardins, en fer, bois, jonc, rotin, dont les parcs et pilais de l'Exposition universelle, où ils étaient répandus par milliers, ont d'ailleurs consacré l'ancienne réputation.

NOTES ET LECTURES

(ÉTRANGER)

Un récit inédit du passage de la Bérézina

Il ne manque certes point d'ouvrages sur la campagne de Russie en 1812, ni de récits dramatiques du fameux passage de la Bérézina. Toutefois, il nous semble n'avoir jamais rien lu d'aussi poignant dans sa simplicité, d'aussi lamentable que le tableau de cet épisode légendaire tel qu'il nous est décrit par le colonel wurtembergeois de Suckow, dont les *Souvenirs* (1) viennent de paraître :

Le Wurtemberg avait fourni à la Grande Armée une division, la 25e, rattachée au 3e corps (maréchal Ney), et dans la composition de laquelle entrait le 4e d'infanterie, dans les rangs duquel M. de Suckow servait en qualité de lieutenant. Soit dit en passant, des soixante-dix officiers partis avec ce dernier régiment il n'en était revenu que *cinq*, dont faisait partie l'auteur en question.

Voici comment celui-ci fut plus tard le colonel de Suckow relate les faits dont il a été témoin :

Ce fut le 25 novembre, par un froid très vif, que le gros de l'armée française atteignit la rive gauche de la Bérézina. A l'exception de la garde qui était demeurée groupée, le reste ne formait qu'une cohue sans nom. Pour ma part, j'en arrivai que le 26 dans la soirée à l'endroit où l'on avait jeté les deux ponts. On y passait depuis le petit jour. Ne me sentant pas assez fort pour aller plus loin, je demandai l'hospitalité pour cette nuit à des chevau-légers bavarois, qui voulurent bien me faire une place auprès de leur feu.

Je l'ai dit, il me fallait pas songer à traverser la rivière ce jour-là. Je m'en rendais parfaitement compte après avoir vu ce qui se passait aux abords du pont et sur le pont lui-même. C'était une masse confuse de malheureux qui voulaient gagner la rive opposée. Les blasphèmes, les injures et les cris s'entrecroisaient. Les gens armés de bâtons frappaient sans pitié ceux qui se trouvaient devant eux, histoire de gagner quelques pouces de terrain.

Tel était le spectacle horrible qui se déroulait sous mes yeux ; mais ce fut encore bien plus affreux, le lendemain, lorsque moi-même je jouai un rôle dans ces scènes de désolation.

Je passai là une des nuits les plus pénibles de mon existence, car il ne fallait pas songer à fermer l'œil par ce froid terrible, dans l'état d'énervement et d'anxiété où j'étais, et au milieu du vacarme infernal provenant de cris, de hurlements inhumains et de jurons ininterrompus.

Napoléon avait, ce même jour, traversé la fatale rivière sous la protection de sa garde, qui n'avait plus cet ordre et ce calme dont elle s'enorgueillissait à si juste titre. Avant de franchir le pont, il avait donné l'ordre de mettre le feu aux voitures et, en particulier, à celles des généraux et des maréchaux, aux fourgons, aux fiacres amenés de Moscou, en un mot à tous les équipages pour la plupart chargés *d'objets trouvés*, qui augmentaient singulièrement l'encombrement. De claires lueurs jaillissant de toutes parts, mais dont la vue ne devait pas être agréable aux intéressés, ne tardèrent pas à prouver que les ordres de l'empereur avaient été ponctuellement exécutés.

Beaucoup de mes camarades, plus heureux ou plus intelligents que moi, avaient réussi à gagner l'autre rive. Ils avaient profité du moment où Napoléon, entouré de sa garde, avait défilé sur les misérables ponts construits avec un matériel impossible. Le major de Grünberg, de l'un de nos bataillons de chasseurs, portant sous son manteau une petite levrette qui grelottait à faire pitié, avait traversé à côté de l'empereur. Ce grand capitaine, qui avait conduit tant de milliers d'hommes à la mort, saisi de compassion à la vue de cette pauvre bête, adressa quelques mots au major et lui demanda s'il ne voulait pas la lui vendre. M. de Grünberg lui répondit :

— Sire, ce petit animal a été le compagnon de mes souffrances pendant toute cette campagne ; je tiendrais à le conserver en souvenir de ce que j'ai vu et éprouvé. Toutefois, si Votre Majesté le désire, je le mets à votre disposition.

Là-dessus, très visiblement ému, l'empereur lui répondit :

— Je comprends votre attachement pour cette bête ; il vous honore. Gardez-la ; je ne voudrais pas vous en dépouiller.

M. de Grünberg me rapporta cette conversation deux ou trois jours après qu'elle avait eu lieu, et ce fut la dernière fois que je le vis, car, à peu de semaines de là, il mourut en captivité à l'hôpital de Vilna. Son chien ne lui survécut probablement pas.

Le 27 novembre, de très grand matin, je partis à l'effet de gagner la rive droite, si c'était possible. J'espérais que l'affluence serait moins grande ce jour-là que la veille ; mais je ne tardai pas à être détrompé, car une masse de gens avaient fait le même calcul que moi et, constatant leur erreur, se ruaient sur les ponts et voulaient tous passer à la fois.

Je m'approchai de cette colossale fourmilière humaine, mais, voyant les horreurs qui s'y commettaient, je ne pus me décider à m'y mêler. Une fois engagé dans le tourbillon, je n'aurais plus pu m'en tirer, vu que des centaines et des centaines d'individus, sortant on ne savait d'où, prenaient la file et poussaient, refoulaient tout ce qui se trouvait devant eux.

Je retournai donc au bivouac des chevau-légers bavarois.

Nous avions constamment les yeux braqués sur le pont le plus rapproché de nous ; l'autre, bien que *d'apparence peu solide, continuait à être utilisé* par les voitures de tout genre, et l'opération était vraiment bien chanceuse pour elles. Il était environ midi. Ne sachant pas ce qui surviendrait le lendemain, je me dis qu'il fallait passer à tout prix ce jour-là. J'avais toutes les peines du monde à marcher ; par conséquent, les scrupules qui m'empêchaient de me lancer dans le tourbillon étaient des plus légitimes. Ne tenant pas debout sur mes jambes, je risquais de me faire écraser ou jeter à l'eau, chose qui était arrivée à des centaines de malheureux.

Le malheur voulait en outre que, soit par indolence, soit par défaut d'occasion, j'eusse négligé de me pourvoir d'un de ces gourdins que portaient aussi bien les maréchaux que les simples soldats, et qui rendaient alors, à tous les points de vue, des services inappréciables.

Manquant d'un de ces précieux instruments si propres à inspirer le respect, je demeurai dans la société de ces fantassins français, aussi affamés que déguenillés, observant sans relâche le pont.

Tout à coup, mon attention fut détournée par un coup de canon qui venait de retentir à une certaine distance de nous. Quels étaient ceux qui nous annonçaient ainsi leur approche ?

Aussitôt que ce coup de canon avait retenti, des milliers d'hommes s'étaient rués vers les ponts, se bousculant, s'écrasant pour traverser le même soir.

Voyant cela, je me décidai à rester cette nuit-là encore auprès de mon feu de bivouac avec les Français, et je constatai bientôt que nous avions des quantités d'imitateurs. En effet, de tous les côtés j'aperçus des feux. Ceci était rassurant jusqu'à un certain point ; ce qui l'était encore plus, c'était que le bruit du canon ne se rapprochait pas de nous ; à la nuit, il s'éteignit même complètement.

Je souffrais horriblement de la faim, mais il était impossible de trouver quoi que ce fût à manger, pas même un lambeau de cheval.

Pour tromper quelque peu ma fringale, j'entamai la conversation avec mes Français, particulièrement avec un jeune homme d'une vingtaine d'années, à la physionomie éveillée et sympathique.

Il me raconta le chagrin qu'il avait éprouvé lorsqu'il avait été forcé de quitter ses parents, — son père était maître-tailleur à Lyon, — et le plaisir qu'il aurait à revoir sa *chère mère* ; puis il ajouta :

— Pourvu que l'empereur n'ait pas l'idée de marcher sur Saint-Pétersbourg avec son armée !

Je lui donnai les explications les plus rassurantes à cet égard et lui démontrai que la chose était impossible. Ceci le réjouit et le toucha au point que je le vis — à ma grande surprise — tirer de sa musette un morceau de pain de taille respectable. Il en coupa une tranche et me l'offrit.

J'avoue que cet acte d'amour filial m'émotionna au plus haut point.

Le 28 novembre, dès l'aube, se renouvelèrent les mêmes atrocités que, depuis cinquante ans, tant de plumes et de crayons se sont efforcés de retracer.

Dès la première heure, nous entendîmes le canon dans le lointain. C'était notre arrière-garde, commandée par le maréchal Victor et le général Dombrowski, qui livrait aux Russes un combat des plus violents. Les grondements se rapprochaient sensiblement de nous, et ceci prouvait que nos défenseurs étaient refoulés. Le moment était donc venu de nous en aller, si nous ne voulions pas nous exposer à la honte d'être faits prisonniers...

Une voiture, que dans les circonstances actuelles on pouvait qualifier d'élégante, attelée de deux chevaux, arrivait à fond de train et essayait de traverser. Il y avait à l'intérieur une dame et deux enfants. Tout à coup un boulet russe, tombant au milieu de l'attelage, met une des bêtes en pièces. La mère saute à bas de la chaise de poste et, tenant les deux petits dans ses bras, supplie les passants de venir à son secours ; elle prie, elle pleure, mais aucun de ces êtres fuyant en proie à une terreur panique ne s'occupe d'elle ; ne veut l'entendre. Je l'ai seulement dépassée de quelques pas ; lorsque je n'entends plus sa voix gémissante, je me retourne, mais je ne la vois plus ; elle a disparu avec ses enfants ou, plutôt, elle a été renversée par le flot humain, écrasée et broyée par lui.

Enfin, j'avais réussi à prendre rang dans la colonne des fuyards : elle s'allongeait à vue d'œil derrière moi, renforcée à chaque minute par de nouveaux arrivants. Bientôt je me vis entouré de tous côtés, pris dans un véritable étau humain. Les moments que j'ai passés depuis mon entrée dans cette « société close » jusqu'à l'instant où j'ai posé le pied sur la rive droite ont été les plus terribles de mon existence. Rien ne peut dépeindre les angoisses que j'ai éprouvées là. Tout de monde vociférait, jurait, pleurait et cherchait à frapper ses voisins.

Un fantassin français asséna, sous mes yeux, un formidable coup de crosse à un de mes bons camarades.

Je m'en allais comme une machine ; lorsqu'un cri de douleur, suivi aussitôt de l'appel de mon nom, attira mon attention. Lançant un regard de côté, j'aperçus un de mes bons amis, le lieutenant de Podewils, de notre cavalerie, le même qui avait été atteint à Mojaïsk d'une blessure si curieuse.

Monté sur une bique de paysan, il s'efforçait comme nous tous de passer et de se soustraire aux horreurs de la captivité en Sibérie. Dans la situation où je me trouvais, je ne pouvais rien faire pour venir à son aide, et cependant j'étais à quelques pas de lui. Nous étions si étroitement serrés les uns contre les autres, qu'il m'aurait été impossible de lui tendre la main. Tout au plus, aurais-je pu m'offrir à partager les coups que ce fantassin français déchargeait sur lui.

Je le crus perdu, mais, grâce à Dieu, je me trompais et, par la suite, nous vécûmes encore de bonnes années ensemble à Ludwigsburg, où nous fûmes tous deux en garnison après la conclusion de la paix.

Je me vis donc entraîné, bousculé, même emporté par moments, ceci n'est pas une exagération. A différentes reprises, je me sentis soulever de terre par la masse humaine qui me broyait comme dans un étau. Le sol était jonché d'hommes et d'animaux, vivants ou morts. A chaque instant il m'arrivait de trébucher sur des cadavres ; je ne tombais pas, il est vrai, mais cela ne dépendait pas de moi : cela tenait uniquement à ce fait que j'étais soutenu de tous côtés par la masse qui m'enserrait.

Je me rappelle encore aujourd'hui ce que je ressentis, ce jour-là, en mettant le pied sur une femme vivante. Je sentais les mouvements de son corps, et, en même temps, je l'entendais crier, râler : « Oh ! ayez pitié de moi ! » Elle se cramponnait à mes jambes, lorsque, tout à coup, à la suite d'une poussée venue de derrière moi, je fus soulevé de terre et me dégageai de ses étreintes. Depuis cette époque, je me suis bien souvent reproché d'avoir involontairement causé la mort d'un de mes prochains...

A mesure que nous nous rapprochions du pont, la poussée venant de l'arrière devenait plus violente, parce que chacun voulait échapper le plus vite possible aux coups de l'artillerie ennemie. D'autre part, de nombreux gendarmes français, debout à l'entrée du pont, le sabre à la main, tapaient indistinctement du plat et du tranchant sur les fuyards pour tâcher de maintenir un peu d'ordre parmi eux, et éviter les encombrements sur le pont. Celui-ci était construit avec des matériaux pitoyables ; il oscillait d'une manière si effrayante que, d'une minute à l'autre, on s'attendait à le voir s'effondrer.

Je l'avoue, en ce moment-là, je subissais une telle torture, que je désespérai absolument de mon salut.

Ce fut le premier et le seul accès de découragement que j'eus de toute la campagne.

Entraîné à quelques pas en avant, je posai de nouveau le pied sur un être vivant : c'était un cheval cette fois. Cette pauvre bête, — je la vois encore, c'était un alezan, — couchée sur le côté, remuait sous moi ; elle haletait, et, par suite des mouvements convulsifs dont elle était agitée, mon équilibre était menacé très sérieusement. Mais je ne devais pas tarder à être délivré du soin de le conserver.

Soudainement, un de ceux qui venaient derrière moi m'ayant frappé violemment, je glissai des deux pieds et faillis tomber à la renverse et partager le sort de ce pauvre animal. A ce moment, je dis mentalement adieu aux joies et aux peines de cette terre, et malgré moi, ou plutôt instinctivement, j'étendis le bras en avant et... ma main s'accrocha désespérément au collet d'un manteau bleu.

Le porteur de ce dernier, un officier de cuirassiers français d'une taille prodigieuse, qui avait encore son casque sur la tête et qui tenait à la main un gourdin phénoménal, se servait de ce dernier avec le succès le plus complet et tapait impitoyablement sur tous ceux qui l'approchaient de trop près. Après avoir longuement admiré l'adresse avec laquelle cet homme se débarrassait des voisins trop gênants, je n'eus plus qu'une pensée : « Tu vas ne plus quitter cet homme. » Et, de fait, je ne lâchai plus le bienheureux collet et me laissai proprement remorquer par celui qui le portait.

Malheureusement pour moi, celui-ci ne tarda pas à sentir que je me cramponnais à son manteau. Pour se débarrasser de moi, il eut recours à son gourdin, avec lequel il se mit à exécuter une série de moulinets en arrière ; mais ses efforts demeurèrent infructueux, car, voyant venir les coups, je les parais de mon mieux sans lâcher le collet. Je m'y pris si adroitement qu'il ne me toucha pour ainsi dire pas une seule fois. Voyant qu'il n'obtenait rien de cette façon, il cessa de jouer de son bâton et, pensant avoir plus de succès en adoptant une nouvelle tactique, se mit à pousser des jurons formidables. Rien n'y faisant toujours, il me dit :

— Monsieur, je vous conjure, lâchez-moi donc, car sans cela nous serons perdus tous les deux.

La perspective de mourir en aussi bonne compagnie était vraiment trop flatteuse ; aussi n'hésitai-je pas à me cramponner encore plus solidement qu'auparavant.

A moitié traîné, à moitié poussé, je me rapprochais insensiblement du but. Il est vrai que la presse augmentait de minute en minute et dans des proportions telles que, malgré le secours de mon puissant remorqueur, je désespérais d'arriver sain et sauf à l'entrée du pont. Il y avait surtout une espèce de remous, par l'effet duquel j'étais refoulé petit à petit vers la rivière.

A ce moment critique, je vis plusieurs de mes compagnons d'infortune exécuter une manœuvre aussi dangereuse que désagréable, il est certain, mais qui semblait devoir assurer leur salut.

Acculé à la rivière, j'aperçus un certain nombre de mes voisins qui, désespérant d'atteindre le pont du côté de la terre, tentaient d'y arriver par eau. La berge se trouvant en pente très douce, ils entraient directement dans la Bérézina qui, le long du bord, n'avait guère que deux pieds de profondeur. Mon cuirassier, dont les mouvements étaient de plus en plus embarrassés, jurait, hurlait et lançait des coups furieux de mon côté. Je compris alors que nous n'atteindrons jamais à nous deux le pont, et je lâchai son manteau bleu. Je fis un bond désespéré et me trouvai dans l'eau jusqu'au genou, par vingt degrés au-dessous de zéro.

Le bain était plutôt froid. Encore aujourd'hui, je grelotte près de mon poêle rien qu'en y pensant.

Me voilà donc patageant en nombreuse compagnie, car mon exemple avait été suivi aussitôt par une quantité de gens, et, m'efforçant de longer la rive pour gagner le pont, j'eus la chance de l'atteindre et pus l'escalader facilement, car son tablier ne se trouvait guère à plus de deux pieds au-dessus du niveau de l'eau.

Quel ne fut pas mon étonnement, en voyant qu'il n'y passait pour ainsi dire personne ! Ceci était probablement une conséquence des nombreux coups de plat de sabre distribués par les gendarmes postés à l'entrée. Ce qu'il y eut de plus clair, ce fut que je traversai le plus tranquillement du monde et sans aucune hâte.

Je gagnai l'autre rive.

(1) *Fragments de ma vie*, ouvrage traduit par le commandant Veling (Plon et Nourrit).

LIBRAIRIE

Trop de députés parlent habituellement sur des questions qu'ils ne connaissent pas. Il y a cependant des exceptions. C'est ainsi que le public a pu voir, avec une vive satisfaction, un agrégé de l'Université, M. Couyba, placé comme secrétaire de la commission d'enquête sur la réforme de l'enseignement. Tous les pères de famille vont lire l'intéressant volume qu'il publie chez E. Flammarion : *Classiques et Modernes. La réforme de l'enseignement secondaire*, où il fait preuve d'autant de clairvoyance que de compétence.

THÉATRES

« Ulysse »

Les amateurs de théâtre et les amateurs de musique — ce sont deux catégories distinctes, et parfois même trop distinctes — attendent avec intérêt la reprise de l'*Ulysse* de Ponsard, musique de Gounod, que l'Odéon promet pour demain. *Ulysse* est une tragédie en cinq actes et en vers, qui fut représentée pour la première fois à la Comédie-Française le 18 juin 1852 et qui n'avait jamais été reprise depuis cette époque. Elle a été imprimée avec un poème sur Homère dans un volume qui porte le titre d'*Etudes antiques*. Ponsard a mis en tête de ce volume une préface où il exprime la plus véhémente admiration pour Homère et montre qu'il le comprend fort bien. La meilleure preuve en est l'éloge qu'il fait de la traduction de Mme Dacier. « Selon moi, dit-il, la traduction de Mme Dacier est un chef-d'œuvre : ses phrases ont l'ampleur et la facilité du style grec ; ses négligences mêmes ne sont pas sans charme ; enfin, l'esprit d'Homère y revit dans sa grâce ingénue. » On s'est aperçu depuis peu de temps que telle autre traduction, avec beaucoup de prétentions à la fidélité littérale, trahissait l'esprit d'Homère en le barbouillant d'une couleur barbare, et l'on recommence à être juste pour Mme Dacier.

Dans cette même préface, Ponsard se loue de la bienveillance de la critique. Gustave Planche seul, paraît-il, avait fait exception. Il avait voulu prendre Ponsard en flagrant délit d'étourderie. Il lui reprochait d'avoir calomnié les Bacchantes, qui étaient, à ce qu'affirme Planche, des modèles de vertu, comme en témoigne, d'après lui, la mort de l'imprudent Penthée qui paya de sa vie le tort de l'avoir oublié. Et Ponsard se défend avec un grand luxe d'arguments d'avoir rien insinué de fâcheux sur la réputation des Bacchantes...

La partition de Gounod, chœurs et musique de scène, est considérable. M. Ernest Reyer professe que, si Gounod n'eût écrit que cette partition et celle de *Sapho*, cela eût suffi à fonder sa gloire.

— Ce soir :

A la Renaissance, à huit heures, première représentation (à ce théâtre) de *Durand et Durand*, comédie-vaudeville, en trois actes, de MM. Maurice Ordonneau et Albin Valabrègue :

MM. Charpentier, Coquardier, Jannin, Albert Durand, épicier ; Poggi, Albert Durand, avocat ; Paul Jorge, Javanon ; Mmes Dufay, Mme de la Haute-Tourelle ; E. Janney, Paquerette ; Gromier, Louise.

Et première représentation des *Idées de M. Coton*, comédie en un acte, de M. Arthur Bernède et Edmond Mize :

MM. Paul Jorge, M. Coton ; Jannin, Ludovic ; Ch. Leriche, Henry Prémion ; Mmes Dufay, Mme Coton ; Gromier, Julia.

On commencera par *Un coup de soleil*, vaudeville en un acte, de M. E. Depré.

Au Nouveau-Théâtre, à huit heures un quart, première représentations données par les Escholiers, de :

Modern Style, comédie en un acte, de M. Jacques Crépet :

Mmes Paulette del Baye, Marthe ; Melzer, Louise ; M. Berthelier, Ludovic.

Ghetto, pièce en trois actes, de M. Heijermans, adaptation française de MM. Jacques Lemaire et Schimmann :

Mmes Lola Noyr, Esther ; Alice Bonheur, Rose ; Claude Ritter, Rebecca ; MM. Albert Mayer, Sachel ; Vargas, Raphaël ; Bouchard, Aaron ; Leubas, le rabbin Haezer ; Gavary, Jacob.

Au Grand-Guignol, première représentation de :

Garrier, horloger-bijoutier, pièce de M. Jean Berlenne.

L'Heure de « la Patrie », pièce de M. Maurice Beaubourg.

Son Poteau, pièce de MM. Oscar Méténier et Raoul Ralph.

César, pièce de J. Marni.

A la Boîte à Fursy, à neuf heures et demie, première représentation de *Vive la grève !* revue de MM. Nunès et Fursy, jouée par Mlles Odette Dulac, Rachel Launay, Frémont et MM. Mévisto aîné, Léon Berton et Poncet.

— A l'Opéra-Comique, les trois premières des six représentations d'*Iphigénie en Tauride*, avec Mme Rose Caron, ont été fixées aux dates suivantes : samedi 13 avril, mardi 16 avril, samedi 20 avril.

— La Porte-Saint-Martin donnera demain jeudi 11 avril, à une heure et demie, une matinée de *Quo vadis?*

— La *Petite Fonctionnaire*, tel est le titre de la pièce en trois actes, de M. Alfred Capus, dont la première représentation aura lieu aux Nouveautés la semaine prochaine.

— La pièce que MM. Victor de Cottens et Pierre Veber font répéter en ce moment au théâtre Cluny ne s'appellera plus le *Bon Numéro*, titre revendiqué par M. Albert Barré, mais le *Chien du commissaire*.

— A Déjazet, la répétition générale de *Radinot et du coton*, la pièce nouvelle de MM. Léon Gandillot et Maurice Landais, aura lieu demain jeudi, à deux heures.

La première représentation sera donnée, le même soir, à huit heures et demie.

— L'orchestre de la Philharmonie de Berlin, sous la direction de M. Arthur Nikisch, donnera du 19 au 26 mai, au Cirque d'Hiver, une série de cinq concerts, dont nous publierons ultérieurement les programmes.

— Le renommé Trio de Francfort Kwast-Rebner-Hegar donnera une première séance salle Pleyel, jeudi 11 avril, à neuf heures. — Au programme : Trio op. 8 de Brahms, sonate pour piano et violon de Beethoven et Trio op. 63 de Schumann.

— Le train spécial qui doit amener à Paris le cirque A. Schumann arrivera demain matin, à neuf heures, à la gare de l'Est. 60 wagons transportent la troupe composée de 500 personnes et de 170 chevaux et animaux divers. Le cirque A. Schumann va donner des représentations à l'Hippo-Palace (ex-Hippodrome).

La première est fixée irrévocablement au samedi 13 avril.

De notre correspondant de Milan :

« *Messaline*, la superbe partition de M. Isidore de Lara, vient d'obtenir un succès des plus sincères à la Scala de Milan. »

SPECTACLES DU MERCREDI 10 AVRIL

Opéra. 7 h. 3/4, Astarté. — Jeudi, relâche.
Français. 8 h. 1/4. — Patrie!
Opéra-Com. 8 h. 1/2. — Manon.
Odéon. 8 1/4. Le Passé de Monsieur. Château historique. Vaudeville. 8 h. 3/4. — La Pente douce.
Gymnase. 8 h. 3/4. — L'Arc-en-ciel. —